Germanica

22 | 1998
La crise des relations interpersonnelles dans la littérature de langue allemande du XXe siècle

« Que faites-vous de l'amour ? » Les désarrois amoureux dans le roman *Stiller* de Max Frisch

« Was macht Ihr mit der Liebe ? » Irrungen und Wirrungen der Liebe im Roman Stiller *von Max Frisch.*

Elfie Poulain

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/germanica/1292
DOI : 10.4000/germanica.1292
ISSN : 2107-0784

Éditeur
Université de Lille

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 1998
Pagination : 53-64
ISBN : 9770984263203-22
ISSN : 0984-2632

Référence électronique
Elfie Poulain, « « Que faites-vous de l'amour ? » Les désarrois amoureux dans le roman *Stiller* de Max Frisch », *Germanica* [En ligne], 22 | 1998, mis en ligne le 31 janvier 2012, consulté le 06 octobre 2020.
URL : http://journals.openedition.org/germanica/1292 ; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.1292

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

« Que faites-vous de l'amour ? » Les désarrois amoureux dans le roman *Stiller* de Max Frisch

« Was macht Ihr mit der Liebe ? » Irrungen und Wirrungen der Liebe im Roman Stiller *von Max Frisch.*

Elfie Poulain

1 « Que faites-vous de l'amour ? » fut le titre provisoire sous lequel Max Frisch conçut son roman, publié par la suite sous le titre *Stiller*[1]. C'est dire l'importance que l'auteur accorde à l'amour dans cet ouvrage dont plusieurs critiques n'ont pas manqué de souligner qu'il est aussi un roman d'amour. Dans la conception de Kierkegaard, cité en exergue par Stiller, l'amour est au centre de l'existence. Il constitue en effet la trame qui court le long des stades de la vie, le point d'Archimède où se nouent et se dénouent les relations entre l'individu particulier et autrui, c'est-à-dire le pivot sur lequel repose son monde social.

2 Le roman *Stiller* met en scène l'histoire conflictuelle de deux couples parallèles : du protagoniste Stiller avec sa femme Julika, et de Rolf, son procureur, avec sa femme Sibylle qui était devenue l'amante de Stiller. On est ainsi confronté à une relation triangulaire qui n'est pas sans rappeler des antécédents littéraires célèbres, tels *qu'Anna Karénine, Emma Bovary, Effi Briest,* etc., des romans dans lesquels se trouvent représentés à la perfection les sentiments de jalousie, de peur et de faute que provoque une telle relation. Toutefois, la problématique du roman de Max Frisch va au-delà des désarrois sentimentaux traditionnels car la crise amoureuse amène ici les personnages à se mettre en cause eux-mêmes, à réfléchir sur la conception qu'ils ont de leur propre personne et de leur rapport à autrui. Leur conflit prend de la sorte une dimension existentielle. Le changement du titre indique en effet le déplacement de la perspective du concept de l'amour vers celui de l'existence de Stiller qui, à son retour en Suisse, nie son identité de Stiller et prétend être le citoyen américain White. La question est alors celle de savoir quelle est la place qui revient à l'amour à l'intérieur de cette histoire romanesque qu'on comprend généralement comme une histoire de recherche de soi du

protagoniste ? Comment les personnages vivent-ils leur amour ? Comment cherchent-ils à surmonter leurs échecs ? Et pourquoi retournent-ils finalement vers celui ou celle qui leur est le ou la plus proche ?

Où mènent les mariages d'amour ?

3 L'itinéraire romanesque des quatre personnages impliqués dans les dédales de l'amour décrit une structure circulaire. L'amour s'y avère être une force motrice, vitale, mais une force difficilement contrôlable. Les deux couples ont contracté ce qu'on appelle un *mariage d'amour*. Stiller avait rencontré Julika, une jeune et ravissante ballerine, à son retour de la guerre d'Espagne. De nature discrète, plutôt timide, ils ont trouvé l'un en l'autre un être proche de ce qu'ils se sentaient être eux-mêmes. Stiller entoure sa femme, fragile et toujours un peu malade, avec une sollicitude amoureuse. Il va la rechercher après ses répétitions, lui offre des fleurs ou lui prépare les mets qu'elle aime. Quant à Julika, elle savoure cette affection, et plus tard, elle se référera aux lettres qu'elle avait écrites à Stiller, pour dire combien elle aimait ce dernier (cf. ST 89).

4 Parallèles à ce couple d'artistes, Rolf et Sibylle constituent un couple typiquement bourgeois. Ils sont issus de familles aisées, mènent une vie de bon standing et se réjouissent de Hannes, leur petit garçon. Rolf « aimait Sibylle », lit-on, « [...] et la pensée de se séparer leur était très éloignée » (ST 208).

5 Ces bases communes, associées à l'amour que chacun témoigne à son partenaire, auraient pu constituer un bon garant de réussite pour leur mariage. Mais il n'en est rien. Ils vivent tous un amour malheureux qui les mènent à la *rupture* bien que cette dernière survienne pour des raisons toutes différentes dans les deux couples.

6 Chez Stiller et Julika, la raison se trouve dans ce que Stiller appelle « le différend avec le corps » (ST 109), en d'autres termes dans l'échec de leur vie d'homme ou de femme. Julika incarne ce qu'on pourrait appeler le cliché de la femme : le beau sexe, et cela la prédestine à devenir un être esthétique. En effet, Stiller est fasciné par sa beauté extraordinaire, ses beaux yeux, ses magnifiques cheveux, et il l'aime comme si elle était un objet d'art. Lorsque Sibylle découvre la sculpture que Stiller a faite d'elle, elle s'exclame : « ce serait terrible pour moi si tu me convertissais ainsi en art » (ST 257). Mais Julika, au contraire, savoure les louanges qu'on profère sur sa beauté en la mettant en relation avec les louanges émises sur son art (cf. ST 102). Stiller ressent l'ambiguïté de cette situation, car il avoue : « La danse était sa vie » (ST 87), ce qui signifiait, à ses yeux, qu'elle ne vivait pas vraiment avec lui. Il est un fait qu'elle ne l'écoute guère lorsqu'il se met à parler de ses préoccupations artistiques alors qu'il n'est pas rare qu'il lui témoigne, lui, de l'intérêt pour sa danse. Aussi est-ce en silence qu'il souffre à côté de sa belle et célèbre ballerine ; il souffre de ne pas réussir comme sculpteur autant qu'il le souhaiterait et il cherche à y parvenir en s'acharnant au travail.

7 Mais le véritable problème de ce couple n'est pas à chercher à ce niveau, il réside plutôt dans le clivage qui s'est ouvert entre leur amour spirituel et leur amour sensuel. La discrétion initiale de Julika ressemble de plus en plus à de la froideur et à de la passivité. Plus d'une fois, Stiller parle de son narcissisme et il la compare à un « animal marin » (cf. ST 87), voire à un « vitrage du *Jugendstil* »(cf. ST 122). Elle est entièrement renfermée sur elle- même, sans autre besoin que son chien, le petit Foxli qui excite bien sûr la jalousie de son mari (cf. ST 106). Dans le protocole que rédige White alias Stiller,

on lit : « Tout homme plus ou moins expérimenté – Stiller ne l'était évidemment point du tout – aurait reconnu, sans aucun problème, dans cette petite personne, un cas de frigidité très poussée » (ST 98). Après sa danse, Julika était toujours fatiguée (cf. ST 87, 88, 92) et, prétextant sa santé délicate, elle appelait constamment son époux à être raisonnable, à la comprendre et à la ménager, ce qui avait fini à la longue par l'exaspérer. À l'extérieur, elle jouait la grande séductrice, mais elle n'était pas sitôt arrivée à la maison qu'elle répugnait à tout contact intime et reprochait à Stiller son égoïsme d'homme (cf. 97, 104, 139). Stiller parle du dégoût que lui inspirait la sensualité masculine (cf. ST 99, 109, 123) et il se compare à un pêcheur puant vivant à côté d'une fée cristalline (cf. ST 108). L'attitude de Julika finit par lui donner mauvaise conscience et par faire naître en lui le sentiment de la faute (cf. 98, 106, 139, 149) parce que l'homme en lui, se disait-il, n'avait pas réussi à « l'amener à s'épanouir » (ST 147). « Je ne suis pas un homme [...], j'aimerais tirer mais cela ne tire pas [...], le rêve typique de l'impuissance » (ST 269). Stiller établit ainsi, dans sa conscience, un lien entre son expérience malheureuse en Espagne et sa relation malheureuse avec Julika. À l'époque, il s'était engagé volontairement dans la guerre d'Espagne pour combattre les fascistes. Mais le jour où il était chargé de surveiller le Tajo, il avait été incapable de tirer sur les ennemis qui traversaient le fleuve. Il s'était sauvé de l'affaire, prétextant que son fusil russe ne s'était pas déclenché. Cet échec l'avait traumatisé au point de ramener tous ses échecs ultérieurs à cet événement qu'il qualifiera plus tard d'une « chose qui vous tombe dans la balance comme début de tous les malheurs, comme malédiction, comme mauvaise étoile », et cette chose, d'après Stiller, « expliquait bien l'infortune de leur mariage » (ST 142). C'est ainsi que Stiller vit son échec avec Julika comme une répétition inévitable des malheurs qui mettent en question sa propre personne. Il se sent infériorisé et déstabilisé parce qu'il croit ne pas être un homme à part entière. Mais Julika, de son côté, n'ignorait pas où elle en était elle-même, car elle éprouvait, elle aussi, une peur secrète de ne pas être une femme (cf. ST 89, 102). Stiller résume leur situation en ces termes : « Notre fidélité réciproque ne fut autre que la peur de l'échec avec n'importe quel autre partenaire » (ST 150).

8 L'échec de Rolf et de Sibylle est d'une toute autre nature. Il repose sur la théorie de la liberté dans le mariage que Rolf défend ardemment et qui, dit-il, repose sur une parfaite égalité des droits de l'homme et de la femme (cf. ST 209). Or, cette égalité théorique se trouve compromise dès lors qu'elle engage une attitude pratique. Il s'estime, par exemple, parfaitement en droit d'attendre de son épouse qu'elle vienne le chercher à l'aéroport au retour de ses voyages (cf. ST 272). Et lors de ses voyages, il s'accorde en toute bonne conscience des escapades avec d'autres femmes, disant que Sibylle, quant à elle, avait en compensation une belle maison, de l'argent et un enfant. Soulignons aussi que son mariage avec Sibylle sert sa réputation de bon citoyen et d'avocat digne de confiance, car à Zurich il ne viendrait à l'esprit de personne de mettre en doute l'intégrité de sa personne. Force est donc de constater que Rolf s'avère bien moins progressiste que sa théorie du mariage ne pourrait le faire croire. L'ambiguïté du personnage éclate lorsque Sibylle, elle aussi, se donne la liberté de s'attacher sérieusement à Stiller. Rolf en devient fou de rage (cf. ST 221), il se précipite dans le premier train venu qui l'amène à Gênes et il va jusqu'à s'y abandonner à une panique affective. « Avez-vous déjà vu un homme qui puisse réellement le supporter ? » demande-t-il (ST 227). Blessé dans son honneur d'homme, il doit se rendre à l'évidence et reconnaître « qu'il était incapable de vivre ses propres théories » (ST 212). Sibylle, désabusée et ne supportant plus de se voir confinée au rôle d'une épouse traditionnelle,

mineure et obéissante, décide de se construire sa propre vie comme elle l'entend elle-même.

9 Aussi, la vie de couple de ces personnages est-elle vouée à l'échec. Que ce soit parce qu'il est impossible d'unir la vie et l'art ou parce que la théorie ne peut rejoindre la pratique, le résultat demeure le même. Chacun se trouve rejeté sur lui-même et il s'interroge sur la vie qu'il mène parce que cette vie, ou plus précisé- ment son partenaire, l'empêche d'être et de se réaliser tel qu'il souhaiterait être. L'amour dans le mariage devient ainsi pour chacun d'eux un lieu où sa liberté individuelle est entravée. La séparation s'avère donc incontournable et, avec elle, la recherche d'un *ersatz.*

La quête de l'ersatz ou l'incapacité d'oublier

10 Cette *recherche d'un « ersatz »* prend la forme d'une fuite en tout genre. Pour commencer, Julika semble vouloir fuir en ayant une liaison avec un conseiller en publicité (cf. 102 sv.), mais ce n'était rien que du leurre, rien qu'une tentative pour mettre, une fois de plus, sa force de séduction à l'épreuve. Peut-être peut-on parler à son égard aussi d'une fuite dans la maladie. Stiller parle souvent de la « tyrannie de sa maladie » (ST 149). Ce qui est tragique pourtant, c'est qu'il la quitte définitivement lorsqu'elle se trouve malade d'une tuberculose aiguë, dans un sanatorium à Davos. C'est ici, à la suite de ses conversations avec le jésuite, qu'elle en viendra à réfléchir sur sa relation avec Stiller. Le jésuite l'accuse de se bercer dans « une innocence infantile » et lui fait entendre que « la cause et l'effet ne se partagent jamais en deux personnes » (ST 133). Julika guérira et dirigera plus tard une célèbre école de ballet à Paris, réalisant ce que Stiller avait toujours dit : l'art comme *ersatz* de la vie.

11 Rolf agira d'une façon analogue. Après sa panique affective à Gênes, il redevient un homme à la tête froide, et il s'adonne corps et âme à sa carrière. Déjà avant, lorsque Sibylle cherchait à lui parler, on lisait : « Il avait toujours d'autres soucis, il s'agissait justement pour lui de se décider alors si oui ou non il voulait devenir procureur » (ST 208). Et c'est effectivement sa carrière qui l'emportera. White alias Stiller écrit à son sujet : « Comme tous les hommes d'action qui ont du mal à gérer une partie délicate de leur vie intérieure, Rolf ne perdit pas son temps à ruminer, mais il se précipita dans le travail, dans un travail utile et objectif jusque tard dans la soirée, jusqu'à ce que sa dernière secrétaire fut achevée » (ST 228).

12 L'insatisfaction et le désarroi intérieur que Stiller et Sibylle éprouvent face à leurs partenaires, les poussent dans un premier temps dans leur aventure amoureuse. Chacun y trouve ce que son conjoint ne pouvait lui offrir. Stiller trouve une femme en bonne santé, sans complication, une femme surtout, qui sait l'écouter. Sibylle, elle, trouve un homme tendre, un homme qui ne cherche pas à la dominer mais qui l'entoure d'affection. Leur idylle sera pourtant de courte durée. Lorsque Sibylle apprend que Stiller ne veut pas partir à Paris pour elle seule, comme promis, mais à cause d'une exposition, elle pliera bagages, quittera aussi bien Rolf que Stiller, qui l'ont déçue chacun à sa façon, puis, partira avec son fils à New York. Elle y deviendra une femme libre et autonome qui vit de son propre travail, loin de toute tutelle masculine. Quant à Stiller, il cherchera aussi à faire sa vie à l'étranger. Sans informer personne, il partira clandestinement pour l'Amérique. C'est là que, loin de toute exigence féminine et loin de toute contrainte sociale, il s'appliquera à devenir l'homme qu'il a besoin d'être, en laissant libre cours à ses rêves d'existence. Il s'essaiera comme aventurier,

parcourra cette terre inconnue, le revolver et la bouteille de Whisky à la main et se prouvera ainsi, histoires de meurtres à l'appui, qu'il n'a pas peur de tirer. Et c'est ici aussi qu'il se prouvera à lui-même qu'il est bien un homme à femmes, capable de séduire, – en rêve ou en réalité ? nul ne le saura –, des mulâtresses d'une sensualité envoûtante, plus belles les unes que les autres qui, toutes, entrent dans un contraste frappant avec sa femme frigide, à la peau si blanche.

13 Ainsi, chacun des personnages romanesques, cherchera-t-il, ailleurs, loin de son partenaire, un mode d'être où il espère s'épanouir librement. Mais, tôt ou tard, chacun est voué à se rendre à l'évidence : à découvrir la vanité de cette vie nouvelle, pleine de promesses. Sibylle, avec son sens de la réalité et de l'essentiel, avait dit à Rolf, avant même de le quitter définitivement, ce qui deviendra une vérité pour eux tous, elle avait dit : « tu es libre et je suis libre, et néanmoins tout est si lamentable » (ST 291). Dans sa vie à New York, elle trouve des avantages fascinants et elle se fait rapidement ce qu'elle appelle des *friends.* Or ceux-ci ne deviendront jamais ce qu'elle espère, c'est-à-dire de vrais amis. Ceci la conduit à ce constat laconique : « Tous ces gens, si ouverts et si naturels, semblait-il, n'attendaient pas davantage d'une relation humaine » (ST 311). Mais, malgré tout, elle accepte cet isolement délibéré. Quant à Stiller, il ne parviendra pas à l'assumer. Après s'être grisé de sa liberté absolue, il tombera dans un désespoir profond qui le poussera vers une fuite ultime. Il tentera de se suicider, mais sa tentative échouera. Il est séparé de Julika dans le temps et dans l'espace, mais l'image, toujours refoulée, de cette femme continue à le poursuivre. Il avoue : « Je ne puis être seul [...]. Et la plupart du temps, il y avait là [...] une femme » (ST 334). « Que signifie amour ? Je n'ai pas pu l'oublier. Voilà tout » (ST 426). Et Rolf, cet homme si sûr de lui-même qui semble s'épanouir pleinement dans son travail, doit également avouer : « Les collègues me prenaient, à l'époque, pour un ambitieux démesuré [...] Oui, les collègues, eux, ils n'avaient pas la moindre idée » (ST 228). Puisque sa théorie de la liberté dans le mariage s'est écroulée comme un château de cartes, ses certitudes et son assurance s'en sont trouvées ébranlées. Il s'est mis alors, lui aussi, à réfléchir sur lui-même et sur le sens qu'il devait donner à sa vie.

14 La séparation constitue de la sorte une épreuve pour chacun des personnages, et cette épreuve les fait mûrir affectivement et moralement. Malgré la liberté et l'autonomie acquises, ils finissent par reconnaître le vide de leur existence solitaire. « Libre, libre, libre », dit Stiller à juste titre, « libre de quoi ? et avant tout, libre pour quoi ? » (ST 198). Ils reconnaissent que cette fuite, cette recherche d'un ersatz ne demeurera toujours qu'une illusion, un *ersatz,* qui ne les conduira pas à la vie véritable qu'ils recherchent. Ils reconnaissent que le chemin qui mène à eux-mêmes les conduit nécessairement sur le chemin qui les mène vers l'être aimé.

L'aléa des retrouvailles

15 La reconnaissance d'avoir *besoin de l'être aimé* pour vivre, pour s'évader d'un espace qui ne leur offre plus d'air pour y respirer (cf. ST 312), ramènera les deux hommes vers leurs épouses, vers les femmes qu'ils aiment. Rolf, cet homme qui aime les situations et les décisions claires, fera son apparition un beau jour à New York. Il y met Sibylle devant l'alternative suivante : « Ou bien nous divorçons, ou bien nous vivons ensemble. Mais définitivement » (ST 314). Il se prononce ici, contrairement à jadis, en faveur de ce que Sibylle avait toujours attendu d'une vie de couple. Pour commencer, elle hésite,

pensant que Rolf n'est venu à New York que pour des raisons professionnelles. Mais Rolf la rassure et lui dit : « Je viens pour toi. Pour nous » (ST 314). On ressent alors aussitôt l'entente profonde qui unit ces deux personnes. Cette impression se trouvera confirmée à la fin du cahier, où l'on lit : « Sa tendresse était inscrite dans ses yeux. Sibylle, elle aussi, sentit que le monde, aussi grand qu'il puisse être, n'avait aucun homme qui puisse lui être plus proche que ce Rolf, son époux » (ST 316). Leur vie commune sera une réussite, car chacun y respectera l'autre pour ce qu'il est. A travers la reconnaissance qu'ils trouveront l'un auprès de l'autre, ils s'épanouiront et deviendront égaux, à savoir identiques à ce qu'ils pensent et souhaitent être eux-mêmes. Ils intégreront dans leur vie cette dimension éthique dont parle Kierkegaard. Pour lui, le mariage constitue en effet *la* solution éthique car l'amour y vise la continuité à tous les niveaux : il est tout à la fois souvenir, espoir et répétition. Chez ce couple, le problème de l'amour et de la fidélité se trouve ainsi résolu, c'est ainsi également que Max Frisch le conçoit dans son journal : « Tu parles de fidélité, mais tu sais exactement que ce n'est pas sa fidélité que tu veux, mais bien son amour »[2].

16 Le recommencement de Stiller et de Julika, par contre, s'avérera plus *problématique,* non seulement parce que Stiller nie son identité de Stiller, mais parce que ni lui, ni Julika, ne parviennent à se débarrasser de *l'image* qu'ils se sont faite de l'autre et surtout, parce qu'ils n'arrivent pas à communiquer l'un avec l'autre. Lorsqu'à son retour en Suisse, Stiller, qui dit être White, revoit son ancienne épouse, il fait semblant de rencontrer une femme nouvelle, mais il se trouve aussitôt subjugué par elle, la trouvant plus belle encore que dans le passé. Il écrit : ce « besoin enchanteur, ce frisson d'une première familiarité, une béatitude inespérée [...] (ST 80). Je t'appelle de tous mes vœux (ST 81), Julika, je t'aime » (ST 82). Julika, avec sa discrétion connue, ne prononcera pas le mot, mais cherchera à rester le plus souvent possible auprès de Stiller. « Son visage souriant », écrit-il, « un don du ciel [...] Julika doit le ressentir pareillement » (ST 340). Et il précisera son besoin qu'il ressent de cette femme pour vivre en disant : « Je le sentis [...]. M^me^ Julika Stiller-Tschudy est vraiment mon seul espoir [...]. C'est que le choix qui nous reste encore, est celui-ci [...], ou bien nous nous détruisons l'un l'autre, ou bien nous parviendrons à nous aimer » (ST 341).

17 Leur décision, le choix qu'ils font à nouveau l'un et l'autre, l'un de l'autre, ne leur posera aucun problème. Julika abandonnera tout ce qui fut sa vie, à savoir sa carrière et son art, pour se retirer avec Stiller, loin du monde social, dans la campagne suisse, dans leur ferme vaudoise au nom prometteur de « Mon Repos ». Or, ce lieu deviendra un lieu de non-repos par excellence, le lieu où leurs problèmes anciens referont surface. Stiller avait fuit la Suisse en raison de l'image immuable et fixe que le monde social s'y était faite de lui et qui ne correspondait absolument pas à sa nature intérieure, à ce qu'il savait qu'il était. On avait vu en lui un héros glorieux qui avait su faire triompher l'humanisme sur l'idéologie ; on l'avait envié d'avoir su séduire la belle Julika et la presse locale l'avait fêté comme un artiste prometteur. L'écart entre l'image sociale, externe, qu'on se faisait de lui et l'image interne qu'il avait, lui, de sa propre personne, avait provoqué sa crise d'identité liée à sa crise conjugale. Aussi n'avait-il cessé d'en appeler au deuxième commandement, à ce commandement dont la violation avait causé tous ses maux : « Tu ne te feras pas d'idoles. » C'est « un signe de non-amour, donc de péché », lit-on, « de se faire une image préconçue de son prochain ou d'un homme tout court » (ST 116). Maintenant qu'il est de retour et qu'il se trouve auprès de Julika, auprès du seul être qui lui importe au monde, il cherche à se faire reconnaître

comme un être différent de l'image d'autrefois, il cherche à se faire reconnaître par elle comme cet être changé qu'il croit être devenu entretemps. Or, à sa grande désolation, Julika est incapable de satisfaire ses attentes. Elle continue à voir en lui l'ancien Stiller, la personne qui l'a quittée en 1946. Et lui, bien qu'il fasse tous les efforts imaginables pour voir en elle une femme nouvelle, sans lien avec son passé, il continue, lui aussi, à se faire d'elle une image, nourrie par les attentes d'autrefois. « Que veut-il toujours de moi ! » s'exclame Julika (ST 403) « Comment puis-je changer ! Je suis bel et bien telle que je suis. Pourquoi Stiller veut-il toujours me changer ? [...] Qu'attend-il toujours de moi ? » (ST 405).

18 Leur problème se trouve d'autant plus accentué qu'on constate une *absence totale de communication* entre eux. Ils se sont tous deux détachés de leur vie antérieure, de leurs vœux de carrière respectifs, pour vivre *l'un avec l'autre* mais en fait, ils ne font que vivre *l'un à côté de l'autre.* Dans le passé, Julika avait dissimulé la gravité de sa tuberculose avant de partir pour Davos et maintenant, elle ne dit rien non plus à Stiller sur la gravité de son état, ni sur l'opération qui l'attend. Lorsque Rolf leur rend visite, il constate tristement ne jamais avoir vu un être plus solitaire que Julika (cf. ST 404). Quant à Stiller, il n'était pas parvenu, dans le passé, à confier à Julika la signification réelle qu'avait pour lui l'épisode du Tajo. Et maintenant, il n'arrive pas non plus à communiquer avec elle. Ses appels nocturnes, où il cherche à parler avec Rolf de ses lectures de Kierkegaard, témoignent bien de la misère profonde dans laquelle le plonge sa solitude. Désespéré, il confiera à Rolf : « Je ne la comprends pas [...] je ne la trouve pas [...] je crève » (ST 420). « Pourquoi ne l'ai-je jamais trouvée ? » (ST 421) Le soir, nous sommes assis, elle, là, et moi, ici. Moi, j'en crève, mais pour elle, cela suffit ! » (ST 424). Leur quête de l'autre se révèle être une recherche authentique, mais une recherche vaine et désespérée qui connaît une fin tragique. Ils ne font que retomber dans ce qui avait toujours hanté Stiller : « Ma peur, la répétition ! » (ST 68), avait-il dit, et c'est bien de la répétition qu'il est ici question. Aussi bien Julika que Stiller restent emprisonnés dans des attentes qu'ils avaient toujours projetées l'un sur l'autre, mais l'autre ne peut les satisfaire. Leur « solitude l'un devant l'autre » (ST 427), comme dira Rolf, se terminera par la mort de Julika. La perte de l'être aimé confrontera Stiller à son impuissance humaine. Elle sera pour lui une perte du fondement existentiel de sa vie, car dorénavant sa vie sera une vie de résignation, une vie sans espoir. Et, comme le dira Nerval, « un homme sans espoir est un homme à moitié mort ».

19 Les désarrois amoureux du roman *Stiller* sont donc plus qu'une simple aventure amoureuse, car ils s'attaquent à la racine même de la possibilité d'être des personnages romanesques, de leur pure et simple possibilité d'existence. Si, au départ, ceux-ci trouvent dans l'amour et dans leur vie de couple, un frein qui les empêche de se réaliser librement et de devenir tels qu'ils souhaiteraient l'être, ils sont amenés, à travers les épreuves de la séparation et la solitude, à reconnaître que c'est bien dans l'amour, auprès de l'être aimé, qu'ils peuvent trouver le lieu véritable, nécessaire à leur propre épanouissement. Comme l'écrivait Kierkegaard : « L'amour est le lieu ultime et unique, quoique infiniment divers et toujours en question, où l'individu dispose de quelque chance de trouver sa réalité, son « essence » éternelle [...][3]. » L'amour se révèle être la pierre de touche qui les appelle à s'interroger sur leur existence et sur le sens à donner à leur vie. En retrouvant le chemin vers l'autre, ils peuvent espérer retrouver le chemin vers eux-mêmes, à condition toutefois de respecter ce que nous dit Adalbert de Chamisso : « L'amour n'est pas un solo. L'amour est un duo ». Rolf et Sibylle réussiront leur duo. Ils sauront vivre conformément à ce que dit Max Frisch : « L'amour libère de

toute image [...] C'est en cela précisément que consiste l'amour »[4]. Stiller et Julika, par contre, s'avéreront incapables de répondre à cette exigence. Ils ne sauront se donner ni le support, ni la reconnaissance mutuelle dont ils ont besoin pour vivre. C'est pourquoi aussi ils restent seuls, étrangers l'un à l'autre.

20 Les histoires d'amour de ce roman sont des histoires paradigmatiques, des modèles de notre société contemporaine qui, contrairement aux époques passées, tolère, voire admet la séparation des couples. On y reconnaît le changement des valeurs accordées aux rôles sociaux traditionnels, la désintégration des structures de domination masculine et l'émancipation des principes de valeurs féminines. Mais on y reconnaît, d'abord et avant tout, aussi les problèmes sociaux qu'un tel changement provoque : le problème de la solitude, du solipsisme, et du manque d'absence de liens avec autrui avec toutes les conséquences désastreuses que cela peut entraîner pour le psychisme de l'individu, pour son identité, bref pour une vie commune et un bonheur partagé.

NOTES

1. Max Frisch, *Stiller,* Francfort s.M. Suhrkamp Tb 105, l[ère] édition 1954. Cet ouvrage sera cité sous le sigle ST. Tr. fr. *Je ne suis pas Stiller,* tr. par Solange de Laline, Paris, Grasset, 1976, et *Stiller,* tr. par Eliane Kaufholz-Messmer, Paris, Grasset, 1991. Soucieuse de ménager l'homogénéité de la traduction des citations présentées et de mes méthodes d'analyse, je propose ma propre traduction de ces citations.

2. Max Frisch, *Tagebuch 11946-1949,* Francfort s.M., Suhrkamp, 1950, p. 371.

3. Kierkegaard, cité par Anne Chantal, in *L'Amour dans la pensée de Soren Kierkegaard,* Paris, L'Harmattan, 1993, p. 134.

4. Max Frisch, Tagebuch 1, *op. cit.*, p. 27.

RÉSUMÉS

À l'origine, Max Frisch avait conçu son roman *Stiller* sous le titre provisoire de : « Que faites-vous de l'amour ? » Pourquoi ce changement de titre ? Ce roman, généralement interprété comme un roman de quête d'identité met en scène les désarrois de la vie amoureuse de deux couples parallèles qui seront liés l'un à l'autre par une relation triangulaire. La présente analyse examine comment les personnages cherchent à surmonter l'échec de leur mariage, contracté par amour, et comment, peu à peu, ils sont amenés à se mettre en question eux-mêmes et à s'interroger sur le sens qu'ils doivent accorder à leur vie. C'est seulement à travers l'épreuve de la solitude et la recherche *d'ersatz* que l'amour s'avérera finalement être la pierre de touche, le lieu authentique, où ils ont quelque chance de s'épanouir et de se trouver eux-mêmes.

Ursprünglich hatte Max Frisch seinen Roman *Stiller* unter dem Titel : « Was macht Ihr mit der Liebe ? » verfaßt. Warum dieser Wechsel ? In diesem Roman, der allgemein als Roman der Identitätssuche gilt, wird das Liebesleben zweier paralleler Paare in Szene gesetzt, die durch eine Dreiecksbeziehung miteinander in Verbindung gesetzt werden. Der gegenwärtige Beitrag wird analysieren, wie die Gestalten versuchen, das Scheitern ihrer aus Liebe eingegangenen Ehe zu überwinden und wie sie allmählich dazu gebracht werden, sich selbst in Frage zu stellen und sich die Frage nach dem Sinn ihres Lebens zu stellen. Durch die Erfahrung ihrer Einsamkeit hindurch und durch ihr Suchen nach Ersatz erweist sich die Liebe schließlich als der Angelpunkt ihres Lebens, als der einzige wahre Ort, an dem sie, sollte es ihnen glücken, sich entfalten und selbst finden können.

AUTEUR

ELFIE POULAIN

Université Charles-de-Gaulle - Lille 3